

BANDES

À

PART

Commissariat:
Sandra Patron

**Nouvel accrochage
des collections activé
par 7 bandes-son commandées
à 7 artistes**

Pierre Bismuth, Sylvie Blocher,
Valentin Carron, Tatiana Trouvé
Arnaud Maguet

Christophe Berdaguer &
Marie Péjus, Matt Mullican
Thomas Clerc

documentation céline duval,
Éléonore False, Pierre Leguillon,
Lucy Skaer, Niels Trannois, Ian Wallace
Julie Béna

Daniel Buren, Ian Wilson
It's Our Playground

Lina Jabbour, Ann Veronica
Janssens, Vik Muniz, Günther Förg
Anne-Laure Sacriste

Jean Dupuy,
Bruno Peinado,
Claude Viallat
Yoan Sorin

Neil Beloufa, Karina Bisch,
Noël Dolla, Daniel Otero Torres,
Pascal Pinaud
Laëtizia Badaut Haussmann

Exposition
du 23 juin 2018
au 2 juin 2019

MURAC

Musée régional d'art contemporain
Occitanie / Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, Sérignan

BANDES À PART

Nouvel accrochage des collections

23.06.2018 → 02.06.2019

Commissariat : Sandra Patron

Neil Beloufa, Christophe Berdager & Marie Péjus, Karina Bisch, Pierre Bismuth, Sylvie Blocher, Daniel Buren, Valentin Carron, Noël Dolla, documentation céline duval, Jean Dupuy, Éléonore False, Günther Förg, Lina Jabbour, Ann Veronica Janssens, Pierre Leguillon, Matt Mullican, Vik Muniz, Daniel Otero Torres, Bruno Peinado, Pascal Pinaud, Lucy Skaer, Niels Trannois, Tatiana Trouvé, Claude Viallat, Ian Wallace, Ian Wilson.

Bandes-son des artistes : Laëtitia Badaut Haussmann, Julie Béna, Thomas Clerc, It's Our Playground, Arnaud Maguet, Anne-Laure Sacriste, Yoan Sorin.

Pour son nouvel accrochage des collections, le Mrac a commandé à 7 artistes, 7 bandes-son qui viennent accompagner la déambulation du visiteur dans les 7 salles de la collection du Mrac. Ces bandes-son activées de manière performative le soir du vernissage le 22 juin 2018, sont accessibles aux visiteurs via un flashcode tout au long de l'exposition.

L'exposition *Bandes à part* tient son titre du film éponyme de Jean-Luc Godard. Cet emprunt permet de planter le décor et d'esquisser les contours de cette invitation. Godard développe un rapport à la bande-son totalement unique dans l'histoire du cinéma : souvent disruptive, parfois musicale, la bande-son chez Godard alterne les silences assourdissants, les standards musicaux, les tracts politiques, les cacophonies de la rue, les disjonctions entre ce que l'on voit et ce que l'on entend, les voix off péremptoires ou mélancoliques. Elle crée bien souvent une distorsion entre son et image, un contretemps, un décalage, un parasitage, une effraction, un emportement, un lyrisme.

Chaque salle de l'accrochage a été imaginée en faisant la part belle aux nouvelles acquisitions 2017 du Mrac, dans un dialogue avec la collection historique et le dépôt du Cnap (170 œuvres déposées sur cinq ans depuis mai 2016). Chaque salle a également été pensée en rapport avec l'artiste invité pour la bande-son, le *display* est ainsi une adresse qui est faite à chacun des artistes invités.

Retrouvez les bandes-son en flashant* ce code :



ou sur la chaîne YouTube du Mrac :

www.youtube.com/user/mracserignan

* Pour flasher les codes, téléchargez une application QR Code via l'Appstore ou le Play Store sur votre mobile.

SALLE 1 :

Bande-son :

Arnaud Maguet

Né en 1975 à Toulon. Vit et travaille à Nice.

La bande-son d'Arnaud Maguet est inspirée par les mots que contiennent les œuvres de Pierre Bismuth et les instruments qu'intègrent les sculptures de Tatiana Trouvé présentés dans la Salle 1. L'artiste propose un mantra électronique dans lequel les rythmes et paroles en boucle entrent en écho avec le bourdonnement des synthétiseurs analogiques et les larsens de la guitare électrique. Le tout se présente comme une musique de science-fiction potentielle dont l'affiche serait la tapisserie de Valentin Carron et les héroïnes, les figures de Sylvie Blocher. Avec un peu d'imagination, on y est presque, non ?

Nourri des cultures alternatives et populaires des années 50 à nos jours, mais aussi des avant-gardes artistiques, Arnaud Maguet navigue entre plusieurs pratiques : scénique, éditoriales et plastiques. En amateur, en bricoleur, parfois en producteur, Arnaud Maguet mixe ces influences pour composer une œuvre protéiforme : installations, bandes-son, pochettes de disques, affiches de concerts, vidéos ou photographies, etc.



1. Pierre Bismuth

Né en 1963 à Paris. Vit et travaille à Bruxelles (Belgique).

Pierre Bismuth, tour à tour artiste contemporain, scénariste ou réalisateur, expérimente des champs d'actions artistiques multiples à travers des œuvres souvent réalisées en série. Sphère privée/sphère publique, histoire de l'art, langage, image, cinéma, culture populaire, identité, sont autant de thèmes déployés dans ses pièces depuis la fin des années 80, préférant toujours le processus au résultat. Caractérisée par une réflexion ouverte sur le statut de l'œuvre d'art, sa pratique questionne la représentation et la réception critique des productions au moyen de gestes et d'interventions jouant de déplacements, de détournements ou d'appropriations.

The Future Is Coming Soon, 2011.

Néon, 300 x 230 cm.

Acquisition 2017.

Dans la série *Coming Soon*, Pierre Bismuth isole le slogan propre à l'industrie du cinéma et à ses bandes annonces commerciales ou sur la devanture des magasins. Le slogan incarne l'idée du progrès continu et ininterrompu que porte le capitalisme en lui. Il témoigne de l'injonction au renouvellement permanent qui a remplacé le besoin d'imaginer un avenir révolutionnaire et radicalement différent.

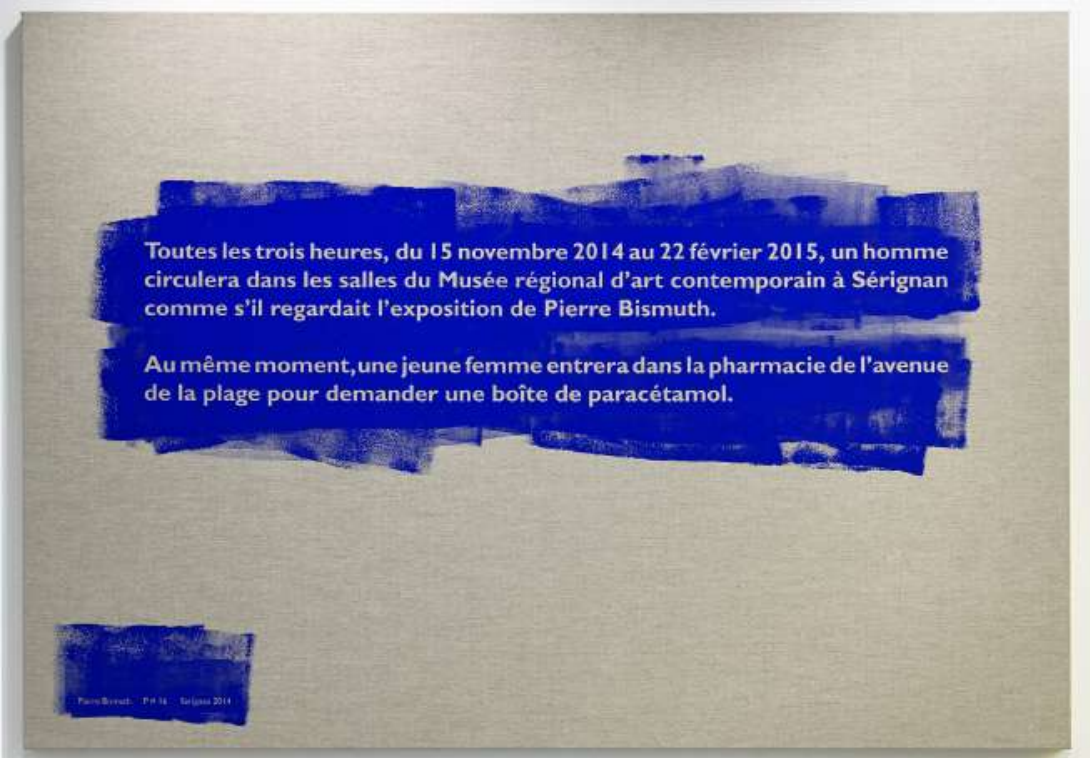
Détaché de tout objet, le slogan est comme une potentialité infinie, une occasion de projeter toutes nos envies et nos fantasmes. Il fonctionne alors à vide, nous rappelant des affirmations qui circulent dans les médias comme «Just Do It !» ou «Yes we Can !», et révèle malgré lui la vanité des idéologies et des stratégies qui s'y rattachent, et le brandissent aux yeux des masses.

Performance n° 16, 2014.

Acrylique sur toile, 140 x 200 cm.

Acquisition 2017.

Les toiles de la série *Performances* se lisent comme des notices ou des modes d'emploi d'interventions qui auront lieu dans le cadre même de l'exposition, ou hors des murs de l'institution. Les textes inscrits sur fond bleu *Chroma Key* (couleur destinée aux incrustations) s'apparentent à un discours performatif, dans le sens où le langage fait advenir des situations nouvelles, quoique souvent banales ou tenues de ne pas se faire remarquer du public. Inscrire les phrases à même la toile revient alors à réaliser, dans un futur proche, les actes qu'elles décrivent. Réalisée spécialement pour le Mrac à Sérignan, cette œuvre intègre certains détails spécifiques du lieu.



2. Sylvie Blocher

Née en 1953 à Morschwiller-le-Bas (Alsace). Vit et travaille à Saint-Denis.

Living pictures / Les Témoins, 2010.

Vidéo 29'19", silencieux, projection sur contreplaqué.

Dépôt long du Centre National des Arts Plastiques, Paris.

Depuis le début des années 1990, Sylvie Blocher développe une œuvre essentiellement vidéographique qui explore les idées de la transmission, du rapport à l'autre, de l'identité et de la responsabilité politique de l'art. Sylvie Blocher s'intéresse à l'invisibilité des corps, au travers des visages, des voix, des mots. Elle « travaille » l'altérité et en prend le risque jusque dans ses modes de production, de vie, de déplacement. Les projets naissent au gré des invitations qu'elle reçoit et des possibilités qui s'offrent à elle dans un contexte donné.

Living Pictures / Les Témoins est une œuvre vidéo produite en collaboration avec des adolescents d'une favela de Sao Paulo. Sylvie Blocher y avait été invitée pour célébrer et réagir à la construction d'un centre d'art, un cinéma et un complexe sportif à Cidade Tiradentes. L'artiste propose alors de filmer les adolescents de cette favela, affirmant ainsi que le lieu est fait pour eux. Quatre-vingt-trois adolescents vont ainsi défiler devant la caméra à la place de laquelle ils doivent imaginer, virtuellement, une personne qu'ils aiment ou qu'ils détestent. L'exposition n'aura finalement pas lieu. Trop « fiers », trop « irréductibles » pour être montrés selon le directeur de la culture de la ville de São Paulo, ces adolescents affichent une force, une dignité et une violence criantes, qui ne peuvent laisser indifférent.

3. Tatiana Trouvé

Née en 1968 à Cosenza (Italie). Vit et travaille à Paris.

When I first came to town, 2005.

Métal, skaï, piercing, 45 x 40 x 230 cm.

L'œuvre profondément singulière de Tatiana Trouvé se joue du temps et de l'espace, qu'elle réinvente sans cesse, créant une dimension parallèle à sa propre vie. Nourrie d'influences plus littéraires que plastiques, elle renouvelle depuis le milieu des années 1990 le genre et le sens de la sculpture et de l'installation, dans une œuvre profondément séduisante et énigmatique. Barre amovible, déambulateurs et grelots forment le synopsis mystérieux de *When I first came to town*. Leur agencement décrit un circuit, un parcours visuel et mental que souligne cette main

courante fixée le long du mur. Les structures réalisées avec de fins tubulaires métalliques contribuent également à dessiner l'espace. Ici, tout pousse à croire qu'un secret rapport de causalité a motivé ces rapprochements. Ces dispositifs sont-ils utilitaires, rêvent-ils une dimension ludique ou au contraire évoquent-ils l'univers de la déchéance physique ? On parcourt mentalement le mécanisme de l'objet, essayant d'imaginer ce que sa mise en branle pourrait provoquer, mais c'est en vain. On ne pourra pas l'essayer non plus, en raison de sa taille minuscule. Non seulement l'objet se ferme à toute logique d'usage, mais il nous tient également à distance par son échelle inadéquate. En suggérant la présence du corps d'une manière indicielle, tout au plus, ces éléments se parent d'un air de famille avec les objets qui peuplent notre réalité. Les opérations de réduction des pièces à leur plus simple appareil confèrent à l'ensemble un caractère spectral.

4. Valentin Carron

Né en 1977 à Fully. Vit et travaille à Martigny et à Genève.

Sans titre, 2002.

Bois, cuir, peinture pour cuir, 144 x 118 x 4 cm.

Dépôt long du Centre National des Arts Plastiques, Paris.

Les sculptures, peintures et installations de Valentin Carron mélangent les genres en réinterprétant les symboles familiers des formes populaires qui échappent à la culture dominante (symboles puisés notamment dans l'héritage culturel du Valais natal de l'artiste). Ni authentiques ni kitsch, ni ready-made ni réellement artisanaux, les objets qu'il crée renvoient au caractère construit de l'identité et suscitent le doute sur l'authenticité des objets exposés, jouant avec les matériaux (faux bois, faux béton, faux bronze...) et avec une iconographie du pouvoir et de l'autorité (sculptures publiques, monuments commémoratifs, etc.). Avec *Sans titre*, on retrouve Fernand Léger réinterprété par Jo Style, un artisan du Valais – le canton suisse où Valentin Carron est né et où il travaille. En temps normal, Jo Style réalise des peintures sur des peaux de bêtes tendues avec des lanières de cuir sur des cadres réalisés avec des branches d'arbre. Valentin Carron lui commande le même type d'œuvre en demandant de remplacer les dessins habituels par les motifs peints par Fernand Léger. Avec humour et irrévérence, la profanation est consommée, la liberté de penser l'art et l'histoire de l'art est retrouvée.



2



4



3

SALLE 2 :

Bande-son :

Thomas Clerc

Né en 1965 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Bande-son

Pour *Bandes à part*, Thomas Clerc crée une bande-son qui s'intitule *Bande-son*, dans laquelle un homme en interpelle un autre sur ses projets de livre, de lecture, de performance. L'homme lui répond par bride, dans une langue inconnue.

Thomas Clerc est romancier, professeur de littérature contemporaine à Nanterre et chroniqueur littéraire à France Culture. Il se fait connaître en 2005 en publiant une biographie de Maurice Sachs, intitulée *Maurice Sachs, le désœuvré*. Après avoir exploré *Le Dixième Arrondissement de Paris* (2007) où il habite, et son appartement dans *Intérieur* (2013), Thomas Clerc a publié en 2017 *Poeasy*, 751 poèmes qui offrent autant de genres (lyrique, politique, narratif, autobiographique) que de facettes d'un auteur qui se donne ici comme une sorte d'artiste de variétés.



1. Christophe Berdaguer & Marie Péjus

Né en 1968 à Perpignan et née en 1969 à Rennes. Vivent et travaillent entre Marseille et Paris.

Smith, Norman, Carlos, Mexico 68, 2017.

Métal, gant, revue, plexiglas, dimensions variables.

Acquisition 2017.

Berdaguer & Péjus explorent les interactions entre le cerveau, le corps et son environnement social et politique. Leur réflexion se nourrit de divers domaines (psychanalyse, neurologie, architecture, parapsychologie) dont les artistes opèrent une relecture à la fois approfondie et distanciée.

Avec *Smith, Norman, Carlos, Mexico 68*, ils s'intéressent au surgissement dans l'espace public d'une contestation qui prend la forme d'un acte de révolte insurrectionnel.

Le 16 octobre 1968, l'épreuve olympique du 200 mètres réunit sur le podium deux athlètes noirs Tommie Smith et John Carlos. Alors en pleine heure de gloire, ils décident de pourfendre le racisme et la ségrégation devant des journalistes du monde entier : en chaussettes, poings levés, gant noir, le regard baissé refusant d'honorer le drapeau américain. Les athlètes paieront très cher leur acte de subversion. L'édition *Life* exposée vient raviver la mémoire collective de ce geste. En regard, la sculpture énigmatique qui traverse l'espace renvoie à la modernité dont la communauté noire était exclue. Cette partition géométrique est la traduction de leur geste en notation chorégraphique Laban, système permettant de définir pour un mouvement, sa nature, sa durée, et la partie du corps en action. Élaboré par Rudolf Laban, père de la danse moderne, il prônait la libération du corps par le mouvement. En archivant leur contestation les artistes la rejouent et en signalent toute son actualité, 50 ans plus tard.

2. Matt Mullican

Né en 1951 à Santa Monica (Californie, États-Unis). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Sans titre, 1974.

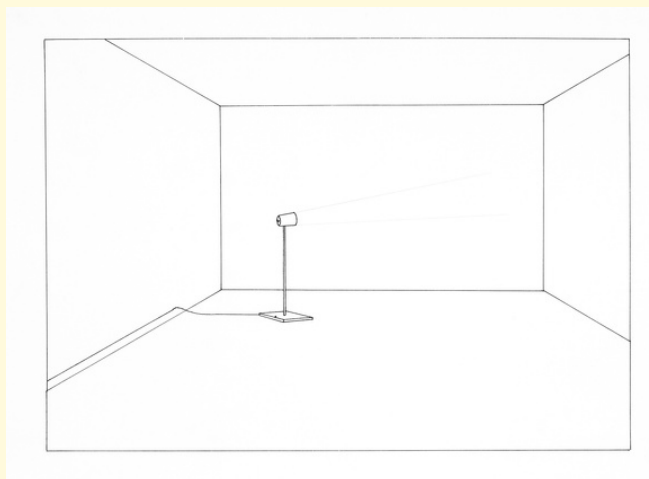
10 dessins, feutre sur papier, 32,6 x 43 cm chaque.

Dépôt long du Centre National des Arts Plastiques, Paris.

Investissant à la fois les champs de la performance, de l'installation et de la sculpture, Matt Mullican travaille à l'élaboration d'un monde réinventé régi par un vocabulaire formel et symbolique très personnel. L'hypnose et la cartographie sont les principaux modes opératoires de son œuvre. Il développe des systèmes de signes qu'il explore et réinvestit à travers des actions sous hypnose, dans un va-et-vient permanent entre le réel et la schématisation, entre la fiction et sa réalité physique.

La série de dessins exposée date des premières années de production de l'artiste à sa sortie de la mythique école californienne CalArts. Ces dessins présentent des espaces simplifiés à l'extrême dans lesquels à chaque fois un seul élément est représenté. Ces espaces ressemblent à un atelier d'artiste.

En parallèle, il commence une autre série de dessins avec « Glenn », double de l'artiste, un être sans conscience qui lui permet de tester l'élasticité de son rapport au monde. C'est une manière de comprendre comment se construit sa propre relation à l'atelier. Cet exercice de mise à distance servira ensuite de support aux premiers gestes sous hypnose, quand l'artiste ira chercher par-delà le filtre de la conscience ce qui est en jeu dans l'acte de création. La série de dessins est influencée par l'esthétique de la BD, Matt Mullican n'ayant pas encore tout à fait tranché en 1974 s'il voulait devenir artiste ou auteur de comics. Les scènes vides sans personnages rappellent les premières planches d'une BD, ces sketches réalisés rapidement pour se figurer un espace et faire naître une narration possible.



2



1

SALLE 3 :

Bande-son :

It's Our Playground

Nés en 1986. Vivent et travaillent à Paris.

Feeding throughout a group of people

Composée d'un entretien fictif réalisé à partir d'extraits d'interviews glanées sur internet *Feeding throughout a group of people* propose une version fantasmée d'une discussion entre les artistes Ian Wilson et Daniel Buren. Ceux-ci se retrouvent incarnés par des voix de synthèse et engagés dans un dialogue altéré dans lequel la plasticité sonore est aussi importante que les mots. S'appuyant sur le travail conceptuel et radical des deux artistes présentés dans cette salle, IOP imagine ici la discussion à laquelle seule une poignée d'auditeurs ont assisté.

Formé en 2009, It's Our Playground est un duo d'artistes composé de Camille Le Houezec et Jocelyn Villemont. Leurs projets prennent majoritairement la forme d'expositions, de projets sur internet, de scénographies ou d'installations, ayant la particularité d'utiliser le *curating* comme un médium. IOP développe une réflexion décomplexée sur les dispositifs d'exposition et sur l'influence d'Internet dans nos vies contemporaines.



1. Ian Wilson

Né en 1940 à Durban (Afrique du Sud). Vit à Woodridge (New York).

There was a Discussion with Daniel Buren at Les Deux Plateaux, Paris, on the 4th of October, 2009, 2009.

Encre sur papier, 27,9 x 21,6 cm.

Dépôt long du Centre National des Arts Plastiques, Paris.

L'œuvre radicale de Ian Wilson tente de détourner l'idée selon laquelle l'art trouve une forme d'achèvement dans l'objet. Car précisément, l'objet artistique de Ian Wilson tient dans le dématérialisé, dans la communication orale en tant que forme d'art qu'il nomme « les discussions ».

D'abord peintre au début des années 1960, Ian Wilson expérimente un langage formel minimum (voire minimal) qui l'orientera naturellement en 1966 vers la réalisation de monochromes. Il poursuit par ailleurs des recherches qui mêlent la peinture et la sculpture et conduisent à un dépouillement toujours plus grand. Peu à peu, il abandonne toute forme de matérialité pour se focaliser sur le concept, aux côtés d'artistes tels que Lawrence Weiner, Joseph Kosuth, Douglas Huebler ou Robert Barry. À partir de ce moment, toutes les œuvres de Ian Wilson inscrivent l'acte de discussion comme seule forme artistique. Il s'agit pour lui de s'extraire de tout rapport à l'objet pour faire apparaître la seule matérialité du langage qu'il appréhende alors comme un sujet à sculpter. Partant de cette analyse, il a choisi de ne rien créer d'autre que les conditions d'une parole. Ce qui est présenté sur les cimaises du musée n'est donc pas l'œuvre elle-même, mais sa documentation, sa trace mémorielle.

2. Daniel Buren

Né en 1938 à Boulogne-Billancourt. Vit et travaille *in situ*.

***La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés*, décembre 1999 - janvier 2000.**

Matériaux mixtes, 303 x 356 x 356 cm avant éclatement. Travail situé, réalisé à l'Institut d'art contemporain à Villeurbanne.

Daniel Buren a commencé un travail sur les cabanes en 1975, en déplaçant une installation qu'il avait préalablement pensée *in situ*. Tantôt abordée comme une peinture, tantôt conçue comme une sculpture, la cabane vise à révéler le lieu dans lequel elle se trouve.

Pièce maîtresse du musée, *La Cabane éclatée aux caissons lumineux colorés* se présente comme un cube dont certaines parties ont été projetées sur les murs. Le vide se matérialise ainsi en plein et le visiteur évolue physiquement dans l'œuvre en se confrontant à sa sensorialité. Les ouvertures s'apparentent à des portes et fenêtres, et le motif de la bande blanche verticale de 8,7 cm, son outil visuel récurrent, se décline dans les embrasures. *La Cabane*, invitation à la déambulation et à l'expérimentation des passages, est un dispositif architectural qui multiplie les points de vue et les jeux de reflets. Elle n'est pas seulement appliquée au mur, mais « installée dans l'espace ».



1



2

SALLE 4 :

Bande-son :

Julie Béna

Née en 1982. Vit et travaille entre Paris et Prague.

Moc Ral Ass C

> Il était une fois...

ah c'est déjà boring...

> vraiment?

oui vraiment.

> ah...

Alors, nous allons vous raconter une histoire, pas trop chiant, un peu palpitante, avec un téléphone, 6 gouvernements et une île déserte. N'ayez pas peur, chacun restera à sa place.

Dans son travail, Julie Béna détourne des images et objets quotidiens qui deviennent sujets de multiples fictions étranges et poétiques. S'inspirant de personnages de la littérature, du cinéma, du théâtre, de la mythologie et de la culture populaire, elle utilise divers médiums (l'installation, la photographie, la vidéo et la performance) qui empruntent les codes esthétiques de la revue de cabaret et de la comédie musicale.



1. Lucy Skaer

Née en 1975 à Cambridge. Vit et travaille à Glasgow.

Untitled (margin), 2013.

3 estampes, sérigraphie sur papier, 152 x 101,5 cm chaque.

Acquisition 2017.

Au sein d'installations multiformes dans lesquelles la sculpture et le dessin revêtent une importance toute particulière, Lucy Skaer développe un processus de travail où les objets et les images, à la fois reconnaissables et abstraits, sont transformés par toutes sortes de manipulations, répétitions et décalages d'échelle. L'artiste opère par prélèvements, répliques, distorsions, citations, au gré de rencontres, de recherches et d'une fascination assumée pour l'histoire de l'art. Inspirée par les liens féconds que le réel entretient avec le sublime, Lucy Skaer s'efforce de révéler l'essence même de certains objets et matériaux pour donner une interprétation personnelle et suggestive d'éléments du passé.

Lucy Skaer a réalisé les sérigraphies *Untitled (margin)*, d'après une photographie de son carnet de notes dans lequel elle avait rangé une page découpée d'un magazine représentant une tapisserie flamande de la Renaissance. La couverture du carnet de notes vient oblitérer une grande partie de l'image, ne laissant plus que la marge visible. Cette image est emblématique de la manière dont l'artiste travaille, utilisant très souvent des images sources provenant de l'histoire de l'art, images qui sont elles-mêmes des reproductions (issues de livres ou journaux) qu'elle transforme et modifie. De même, le thème de l'image cachée est récurrent dans l'œuvre de Lucy Skaer.

2. documentation céline duval

Née en 1974 à Saint-Germain-en-Laye. Vit et travaille à Houlgate. documentation céline duval a été créée en 1998.

Saute-mouton, 2008.

Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 4 éléments, 50 x 50 cm chaque.

Depuis 1998, Céline Duval a constitué un fonds d'images photographiques composé de ses propres clichés, de photographies amateurs, de cartes postales et d'illustrations de magazines. Penser, classer, se saisir de la dimension plastique de ces images est ce à quoi s'emploie l'artiste, en s'attachant aux représentations que celles-ci véhiculent et à la possibilité d'une écriture visuelle.

Ces images entrent en relation par analogies

thématiques, formelles ou narratives, soutenues par une attention portée au montage. Elles soulignent leur ambivalence, entre une universalité rassembleuse et humaniste et une uniformité qui exprime et produit du conformisme. Les images qu'elle s'approprie sont appréhendées du point de vue des représentations, mais aussi de leur matérialité, de leur corporéité. En pesanteur, dans l'eau ou dans l'air en particulier, les corps sont omniprésents dans ses œuvres, introduisant des enjeux politiques, à l'instar des questions de genre récurrentes dans l'activité de l'artiste.

3. Pierre Leguillon

Né en 1969 à Nogent-sur-Marne. Vit et travaille à Bruxelles.

La Pergola, 2012-2015.

Tissus imprimés et bambou, 33 m x 1,80 m.

Pierre Leguillon est un artiste à l'identité mouvante ; tour à tour commissaire d'expositions, éditeur, performeur, critique d'art, conférencier, barman. Son travail se développe à partir d'images reproduites : photographies, extraits de films, publicités, cartes postales, affiches, diapositives, pochettes de disques, autant de médias de masse, reproductibles, qui sont assemblés sous forme d'œuvres uniques et non figées. Le principe de mouvement est au cœur de son travail qui se déploie sur des structures mobiles, proposant ainsi un nouveau modèle d'exposition qui tente de déjouer les hiérarchies de l'art. L'artiste interroge par ce biais la fonction politique de l'art au sein d'une société où chaque individu, qui émet et reçoit en permanence des informations, est lui-même

devenu un média.

La Pergola assemble une trentaine de tissus imprimés différents, datant des années 1950 à aujourd'hui. Tous sont de provenances géographiques différentes : des motifs anglais, français, japonais, africains, parfois signés dans la lisière du tissu, du nom du designer et/ou de la marque du tissu (Marimekko par exemple). Certains tissus sont de grande valeur, d'autres proviennent de chez Ikea. Ils ont en commun de citer indirectement des peintures abstraites d'artistes tels que Victor Vasarely, Frank Stella, Ad Reinhardt, Sol LeWitt et Daniel Buren. Le patchwork est une des premières formes d'appropriation dans la culture populaire, une sorte de sampling des images et des motifs. Les tissus, de largeurs standardisées mais différentes selon les provenances, sont assemblés comme on collerait des morceaux de pellicule pour le montage d'un film abstrait. Le rouleau de tissus se dévide ainsi au mur comme la bobine d'un film.



1



3



2

4. Niels Trannois

Né en 1975 à Cambridge. Vit et travaille à Glasgow.

Looks like you've been touched by Ra and that's for real, 2010.

Huile, poudre de marbre, collage de papier et de toile, photocopie huilée sur bois, 155 x 116 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Niels Trannois investit des territoires extérieurs à la peinture pour les laisser enrichir l'acte pictural même. Partant très souvent du langage, des mots et de leur forme, l'artiste établit des concordances entre ses écrits qu'il considère comme des dessins préparatoires et le langage pictural. Pour réaliser ses peintures, Niels Trannois pratique une reconstruction d'images mentales issues de son vécu et de ses références cinématographiques ou musicales. Il cherche à condenser une histoire et une ambiance dans une seule image, qu'il imagine comme l'une des 24 images composant une seconde de la pellicule cinéma. Les fluides chromatiques agissent sur les supports, s'imbriquent et transpirent, imprégnant ceux-ci de façon organique. La lourdeur de la matière picturale s'efface ici au profit de la légèreté, la sensibilité et l'évanescence des sensations, comme autant de notions flottantes qu'il tente d'encapsuler.

5. Ian Wallace

Né en 1943 à Shoreham (Royaume-Uni). Vit et travaille à Vancouver (Canada).

Tropisme n°1, 1995.

Photolaminée, acrylique et sérigraphie sur toile, 121 x 243 x 3 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Ian Wallace est l'un des artistes majeurs de la Vancouver School, un mouvement avant-gardiste de la photographie qui a émergé dans les années 1980.

Tropismes consiste en une série de seize toiles qui ont pour point de départ le texte éponyme de Nathalie Sarraute. Les toiles sont couvertes de peinture blanche et le monochrome est le support de trois images qui se chevauchent à des hauteurs variées : une photographie noir et blanc d'une scène anonyme dans les rues de Paris ; une photographie jaunie d'un service à thé (en réalité, il s'agit d'une photocopie d'une page du journal *Le Monde* avec une interview et une photographie de Nathalie Sarraute) ; et enfin un détail sérigraphié d'un texte manuscrit agrandi. Lors de sa parution en 1939, le livre de Nathalie

Sarraute fut applaudi par Jean-Paul Sartre pour sa structure narrative révolutionnaire et son mode d'écriture analytique et psychologique. Les vingt-quatre courts textes qui le composent décrivent des scènes dans lesquels les personnages ne sont pas nommés. On ne sait rien de leur passé, de leur métier, de leur origine ou de leur avenir. Pourtant, ce qu'ils vivent, pensent, disent ou font, est décrit dans les moindres détails.

La série *Tropismes*, de Ian Wallace, est davantage une tentative expérimentale de rendre ce processus de traduction visible en le convertissant en langage visuel et artistique.

6. Éléonore False

Née en 1987 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Arrière, plan, copie, 2017.

Impression latex sur papier hp pré-encollé, forme imprimée sur Dibond, métal, dimensions variables.

Acquisition 2017.

À partir de fragments d'images minutieusement collectées au gré de ses lectures, Éléonore False crée un répertoire de formes et de gestes auquel elle applique tout un ensemble de procédures (agrandissement, découpe, évidement, incise, répétition) qui est ensuite envisagé dans un rapport sculptural à l'espace. Son intérêt se porte plus particulièrement sur les représentations du corps, qu'elles soient issues de l'histoire de la danse, de l'histoire de l'art ou de livres de médecine.

Le titre de l'œuvre *Arrière, plan, copie* est issu du vocabulaire du logiciel Photoshop. Utiliser ce vocabulaire permet à l'artiste d'énoncer, avec une légère facétie, son rapport à l'image et à sa manipulation physique. L'œuvre est un jeu de concordance de formes. D'abord au mur, une image de végétal. Par le geste du cutter, l'artiste coupe ce que l'on devine être un animal pour y glisser une image de ciel et de pierres. Le spectateur en s'approchant découvre les indices de ce qui manque : oreilles et pattes d'un petit rongeur. À l'échelle et dans l'axe de ce qui a été découpé dans le collage au mur, se trouve une forme imprimée recto/verso placée dans l'espace. Une autre origine d'image, une autre histoire devenue pierre. La découpe dans l'espace est celle d'un fragment d'une sculpture indienne. Agrandie et partielle, volontairement ambiguë, l'image devient un fragment géant qui s'autonomise dans l'espace et prend corps. On y voit l'intention du détail agrandi et le hasard produit de l'autre côté par les ciseaux. Éléonore False invite le spectateur à remonter le fil de ses gestes et à reconstituer l'unité perdue de ces images.



5



4



6

SALLE 5 :

Bande-son :

Yoan Sorin

Né en 1982 à Cholet. Vit et travaille à Douarnenez.

The hand

Dans une scène de « Bande à part » de Jean-Luc Godard, les mains d'Anna Karina et de Claude Brasseur, en répétant des pas de Madison sur un coin de table, deviennent danseuses interprètes. Leur souplesse, leur grâce et leur rythme créent une chorégraphie à la fois grotesque et surréaliste. Pour *The hand* Yoan Sorin prend corps d'une main et danse, saute, bouge, chacun de ses gestes produisant un son. Accompagné de Pierre Lucas, Yoan Sorin crée une composition sonore faite de percussions corporelles et d'arrangements sonores.

Entre art brut et esthétique de la statuaire ou de la pacotille, les œuvres de Yoan Sorin entretiennent un rapport nomade à l'objet domestique et à l'ornement. À travers l'analogie entre l'écran, la toile et la page, l'artiste investit tous ces espaces de façon proluxe, telles des surfaces de projection à l'heure d'Internet, d'Instagram et de Tumblr. Prenant appui sur sa propre biographie, mais l'inscrivant dans le contexte plus vaste de l'histoire de la pop culture et du sport, Yoan Sorin cherche à décoloniser la notion d'identité, retournant les codes du « Blackface », de la boxe, de la contrefaçon et du hip-hop.



1. Bruno Peinado

Né en 1970 à Montpellier. Vit et travaille à Douarnenez.

Bruno Peinado est parmi les artistes français les plus emblématiques de sa génération. Son travail puise abondamment dans toutes les formes de cultures et s'enrichit de la prolifération des références. L'artiste n'a de cesse de s'emparer de nos « icônes », de retravailler les produits culturels, de l'iMac qu'il réalise en céramique jusqu'aux tests de Rorschach.

Sans titre, Where the heart is... pour P. Malphettes, 2016.

Sans titre, Where the heart is... pour P. Guston, 2016.

Sans titre, Where the heart is... pour L. Bo Bardi, 2016.

Sans titre, Where the heart is... un bouquet pour Sandra, 2016.

Sans titre, Where the heart is... pour R. Malaval, 2017.

Sans titre, Where the heart is... pour P. Decrauzat, 2016.

Sans titre, Where the heart is... pour L. Jabbour, 2016.

Love Lost, 2016.

Sans titre, Where the heart is... pour B. Riley, 2016.

Bois et peinture, 8 peintures, 122 x 90 x 5 cm chaque.

Vidéo-peinture, format 16/9 vertical, 3'18" en boucle.

Acquisition 2017.

Dans la série *Sans titre, Where the heart is...*, l'artiste joue avec les codes de l'abstraction, détourne les références, dans un exercice à la fois d'hommages et d'appropriations des courants et artistes qui l'ont nourri, de Supports/Surfaces aux suprématistes, des minimalistes californiens au mouvement Colorfield Painting, d'Henri Matisse à B.M.P.T. (Buren, Mosset, Parmentier, Toroni). De formats divers mais toutes verticales, les peintures de Bruno Peinado font référence aux affiches publicitaires mais aussi à cette permanence de la peinture comme miroir ou comme fenêtre ouverte sur le monde. Elles ont toutes en commun une gamme chromatique bien spécifique, comme si elles avaient été irradiées par le soleil, référence au sud de la France mais aussi à celui fantasmé de la Californie qui a beaucoup influencé les artistes et la culture populaire.

Sans titre, *Hand me down your love*, 2016.

Plâtre, métal, pigments, 53 x 116 x 88 cm.

Acquisition 2017.

À la fois massif et fragile, ce rocher aux couleurs pastel, évoquant les papiers mâchés de l'artiste Franz West, semble irréal. Des moulages de mains en plâtre sont posés tels des coquillages cherchant l'équilibre sur des rochers. Motif récurrent de la statuaire, la main, symbole de l'identité, est aussi la main créatrice. Ces mains sont les traces de ceux qui ont participé à la production de l'exposition *Il faut reconstruire l'Hacienda*, qui s'est tenue au Mrac en 2016, à qui Bruno Peinado rend hommage. Cette allégorie révèle les huit mois de travail de l'artiste, chaque main étant un jalon dans l'avancée du projet d'exposition. Ces pièces affirment sa vision du travail collaboratif, de la possibilité pour l'artiste de faire communauté. Ces mains pourraient être celles aussi du partage et du relai, des artistes qui l'ont inspiré et qui nourrissent son œuvre.



2. Jean Dupuy

Né en 1925 à Moulins (Allier). Vit et travaille à Roquesteron et à New York (États-Unis).

Léon n°11, 1984

d'une série de 79.

Acrylique sur toile, 210 x 160 cm.

Dépôt long du Centre National des Arts Plastiques, Paris.

Après avoir détruit une grande partie de ses toiles issues de l'abstraction lyrique, Jean Dupuy quitte Paris pour New York en 1967. Il y réalise une œuvre emblématique *Cône Pyramide*, une sculpture de poussière animée par les pulsations cardiaques des spectateurs, ainsi que de nombreuses performances collectives, développant une pratique expérimentale axée sur l'interaction entre art et technologie. De retour en France en 1984, où il se consacre davantage à ses recherches autour de l'anagramme et écrit son premier livre, l'artiste crée des objets et des grandes peintures anagrammatiques. Dès 1979, en effet, Jean Dupuy invente un système d'écriture, basé sur un choix de mots qui représentaient des couleurs, pour résoudre des équations de lettres : des anagrammes. Ainsi l'artiste revenait à la couleur, après avoir arrêté de peindre en 1966. Il est difficile de résister au plaisir de la gaieté lumineuse de ces anagrammes colorées qui jouent inlassablement avec les mots, les notes et les couleurs. L'œuvre de Jean Dupuy est traversée depuis toujours par une certaine conception de l'art, celle qui laisse la part belle au hasard et joue sur l'effet de surprise. Cette conception, qui est tout sauf figée, se transforme et s'enrichit au fil des années et des rencontres.

3. Claude Viallat

Né en 1936 à Nîmes. Vit et travaille à Nîmes.

Sans titre OB-017, 2013.

Techniques mixtes (bois, osier, corde et tissu), 60 x 60 x 27 cm.

Claude Viallat est un artiste majeur de notre époque. Sa peinture se développe à la manière d'un questionnement incessant sur l'acte de peindre dans toutes ses dimensions esthétiques, historiques et politiques. La répétition invariable d'une forme quelconque ou neutre, assimilée parfois à un osselet ou à un haricot, s'associe à l'utilisation d'une multiplicité de supports sur lesquels la couleur est apposée. De cette méthode élémentaire émanent d'infinies variations où se fabrique la peinture dans un constant renouvellement.

Parallèlement, Claude Viallat a développé, à partir de 1972-73, un travail à partir de bois flottés, de morceaux de tissus, de restes d'outils, de cordes ou de filets, réalisant un grand nombre « d'objets » plutôt que de « sculptures ».

Procédant par simple assemblage, il s'approprie des éléments récupérés, le plus souvent d'origine naturelle. Objets archaïques, de bric et de broc, ces objets de collecte sont construits selon un équilibre précaire. À tout moment, la tension pourrait s'affaiblir, l'assemblage se désolidariser, le « faire » pourrait disparaître.

BLEU DE NUIT BLEUE BLEUETS BLEUETS BLEUETS BLEUETS BLEU-
 ETS BLEUETS BOUE CACA CACA D'OIE CHATAIN CHOCO-
 LAT CHOCOLAT CHOCOLAT COQUELICOT COQUELICOT CUL FER
 FER FER FER FER FER FER FER FER FIGUE FIGUE JAUNE
 KHOL KHOL LILAS LILAS LILAS LILAS MANDARINES NAINES
 MANDARINES NAINES MANDARINES NAINES MANDARINES
 NAINES MANDARINES NAINES MANDARINES NAINES MAN-
 DARINES NAINES MANDARINES NAINES MARRON MERDE
 MOU NOIRE DE POULPE PIN POURPRE POURPRE POURPRE OR-
 ANGE DOUCE NOISETTE ROUGE ROUGE VIF TERREUX VER-
 TES VIOLETES VIOLETES VIOLETES VIOLETES VIOLET-
 TES WHISKY YEUSE YEUSES

« JE NE VOIS PAS ÇA, À LOISIR, ICI »

« AH ? POUR ELLE, ICI... »

LÉON (LEO) EST FRANÇAIS / AMÉRICAIN.

« BLEU BLANC ROUGE OU ROUGE BLANC BLEU, C'EST
 KIF-KIF » DIT-IL.

LÉON S'EST RETIRÉ TÔT (AH, QUEL BARBARE !) AUX
 ENVIRONS DE NICE. SA MAISON EN HAUT D'UN VIL-
 LAGE QUI SURPLOMBE UNE FORÊT (YEUSES ET PINS)
 FAIT FACE À UNE MONTAGNE : LA TÊTE DU PUY.
 EN AUTOMNE, AVEC LES MÛRES MÛRES DE LA FORÊT,
 ROSE ET LÉON FONT DE LA CONFITURE. ILS METTENT
 À SÉCHER SUR DES CHASSIS À CLAIES, LES FIGES
 DES ALENTOURS EN ABONDANCE.
 PUIS ILS VONT PROFITER DE L'INDIAN SUMMER, À
 NEW YORK.
 EN DÉCEMBRE, PÈRE LÉON DEVIENT PÈRE NOËL. L'IN-
 VERSION FAIT SOURIRE (AH, LA BONNE HEURE !) ROSA.

3



4

SALLE 6 :

Bande-son :

Anne-Laure Sacriste

Née en 1970. Vit et travaille à Paris.

KAZE

Pour *Bandes à part*, Anne-Laure Sacriste a souhaité jouer avec l'atmosphère générale de la Salle 6, dans laquelle se dégage une forte esthétique minimaliste. Au Japon, par tradition, les gens posent une petite cloche à l'intérieur de leur maison qui tinte délicatement à chaque bourrasque de vent, afin de prendre conscience de cet élément imperceptible. Il s'agit au sein de cette salle de ramener un souffle, d'accrocher une petite cloche dans l'embrasure d'une des deux portes, afin de rendre compte de la présence du vent, de l'esprit du vent (Kazé), de déplacer un peu de Japon au Musée de Sérignan. Cet objet révèle à la fois le souffle commun aux œuvres montrées et le seuil immatériel entre l'espace intérieur (musée-culture) et l'espace extérieur (nature), en inscrivant ces quatre œuvres dans un rapport au monde mouvant.

Anne-Laure Sacriste est peintre. Fondant ses recherches sur des emprunts à l'héritage de l'histoire de la peinture avec pour point d'ancrage le paysage, elle crée des univers qui jouent entre peinture et nature dans un jeu de va-et-vient, entre images réelles et images mentales. Ses peintures alternent fonds monochromes, motifs végétaux et ornementaux dans des dispositifs d'exposition qui prennent en compte la place du spectateur.



1. Ann Veronica Janssens

Née en 1956 à Folkestone (Grande-Bretagne). Vit et travaille à Bruxelles (Belgique)

Clémentine, 2013.

Verre, sérigraphie, huile de paraffine et socle en bois, 105 x 50 x 50 cm.

Pour Ann Veronica Janssens, il ne saurait y avoir d'œuvre sans expérience. L'artiste développe depuis la fin des années 70 une œuvre expérimentale qui privilégie les dispositifs *in situ* et l'emploi de matériaux volontairement très simples, voire pauvres (bois aggloméré, verre, béton) ou encore immatériels, comme la lumière, le son ou le brouillard artificiel. À travers des interventions dans l'espace urbain ou muséal, elle explore la relation du corps à l'espace, en confrontant le spectateur (voire en l'immergeant) à des environnements qui provoquent une expérience directe, physique, sensorielle, de l'architecture et du lieu, et qui renouvellent à chaque fois et pour chacun l'acte de percevoir. L'installation-sculpture *Clémentine* joue de cette dynamique initiée il y a une trentaine d'années avec des formes d'aquarium. Ici, c'est tout d'abord la présence d'une surface monochrome orangée qui produit l'intérêt, alors que dans le même temps, l'impossibilité de déterminer les raisons de sa manifestation produit le trouble. L'huile de paraffine sur laquelle repose cette « image », a pour effet de dévier la lumière qui y pénètre et de produire ainsi une vision fragmentée de l'espace environnant. Ce dispositif aux ressorts mystérieux, reposant sur les procédés physiques de réfraction et de diffraction de la lumière, s'aborde tel un gouffre pour le regard.

2. Lina Jabbour

Née en 1973 à Beyrouth. Vit et travaille à Marseille.

Fenêtre, 2016 / 2017.

Gouache sur papier Moulin du Roy, grain satiné, 300 gr., 5 peintures, 33,8 x 26,5 cm chaque. Acquisition 2017.

Le travail de Lina Jabbour s'opère à partir d'une collecte d'éléments tirés de son environnement avec lesquels elle procède à des changements d'échelle qui génèrent des déplacements et des métamorphoses. Les thématiques de l'exil et de l'identité présents dans les premiers travaux évoluent peu à peu vers une esthétique davantage marquée par un vocabulaire onirique.



1



2

À travers ses installations, qui privilégient dorénavant la pratique du dessin avec celle de la peinture murale, l'artiste déploie pleinement ce vocabulaire.

La série des *Fenêtres* affirme une disparition du figuré et marque un tournant dans sa pratique, notamment dans sa relation à l'image et dans son cheminement vers l'abstraction.

Tout en s'affranchissant de l'image comme modèle, les codes de reproductibilité de l'image, la trame, le code colorimétrique liés aux écrans, le RVB, sont conservés pour interroger ce qui fait dessin. Qu'est-ce qui est ici représenté ? La neige d'un écran télévisé ? La trame d'un textile ? Ou encore le détail d'une peinture pointilliste ? L'image n'est plus mais les peintures renvoient à des souvenirs enfouis. Dans *Fenêtre*, il est question d'une répétition du geste par le point dans une exploration de la couleur qui ne se restreint pas au RVB. La matière prend de plus en plus d'importance. La matité de la gouache donne une certaine profondeur et une certaine texture aux peintures qui témoignent des perceptions depuis la fenêtre de l'atelier de l'artiste. La lumière et les humeurs varient et font varier avec elles l'élaboration des trames, le choix des teintes et de ce qui, *in fine*, semble être perçu.

3. Vik Muniz

Né en 1961 à São Paulo (Brésil). Vit et travaille à New York (États-Unis).

Picture of Dust : Donald Judd, sans titre, 1965 and Richard Serra, Left Corner Rectangles, 1979, 2000.

Épreuve gélatino-argentique, 138,9 x 127,5 x 5 cm.

Dépôt long du Centre national des arts Plastiques, Paris.

Vik Muniz s'est fait connaître pour ses transpositions d'images célèbres en matériaux improbables qu'il photographie ensuite. Intéressé par l'héritage des grands maîtres de la peinture, il trouve son inspiration dans la tradition de l'histoire de l'art, comme dans sa version de *La Cène* de Léonard de Vinci en sirop de chocolat, ou de sa *Joconde*, en beurre d'arachide et confiture. Vik Muniz conçoit l'histoire de l'art comme un stock culturel dans lequel les artistes contemporains récupèrent des images à recycler et à renouveler.

Le plus souvent, les matériaux que Vik Muniz choisit pour recréer une image possèdent un lien contextuel avec l'image d'origine. Dans la série *Pictures of Dust*, commandée par le Whitney Museum of American Art de New York, Vik Muniz a utilisé la poussière de l'aspirateur ayant servi au

nettoyage des salles du musée afin de reproduire les sculptures minimalistes des collections du musée. Vik Muniz a ensuite photographié les dessins de poussière obtenus, les imprimant quasiment à l'échelle des sculptures elles-mêmes. Ses répliques en poussière sont si méticuleuses que, à première vue, le spectateur prend l'image pour une photographie de la sculpture originale avant de saisir la complexité du processus suivi par l'artiste.

4. Günther Förg

Né en 1952 à Füssen (Allemagne). Décédé en 2013 à Fribourg-en-Brigau (Allemagne).

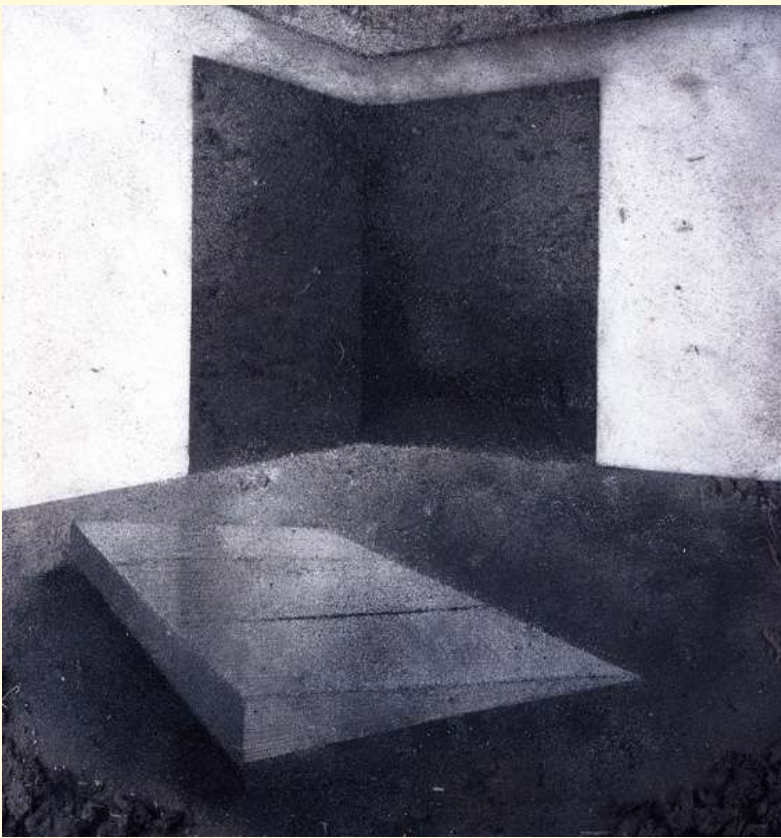
Sans titre, 1990.

Acrylique sur feuille de plomb agrafée sur panneau de bois de bout, 240 x 160,5 x 5 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Günther Förg est un peintre, photographe et sculpteur allemand parmi les plus importants de sa génération. Il effectue ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Munich de 1973 à 1979, période au début de laquelle il peint exclusivement des toiles monochromes de couleur noire dont le rendu laiteux est obtenu par l'ajout d'une couche de gris translucide.

Dès le début des années 1980, Förg s'inscrit en faux contre la peinture figurative qui prédomine alors en Allemagne. Il choisit d'élargir et d'enrichir sa palette de couleurs plus vives et expérimente également différents médiums comme la photographie, la gravure ou encore la sculpture. Comme nombre de ses compatriotes et contemporains issus de la génération d'après-guerre, Förg ré-examine les formes du modernisme à l'aune des horreurs du fascisme. *Sans titre* est une œuvre qui fait partie des *Lead paintings* (tableaux sur plomb) pour lesquels Günther Förg convoque les formes du modernisme et associe couleur franche et sombre créant un contraste saisissant. Cette œuvre de grand format témoigne d'une rigueur minimale qui domine sa peinture. Il travaille la matière, ses effets. Le support en plomb plutôt inhabituel pour la peinture apporte une matérialité particulière. Sa couleur est également spécifique, oscillant entre le bleu et le gris dans un jeu de patines. La surface glissante et non absorbante du plomb permet une application rapide et régulière des deux zones de couleurs qui structurent le tableau.



3



4

SALLE 7 :

Bande-son :

Laëtitia Badaut Haussmann

Née en 1980 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Light My Lucky, troisième

Light my Lucky, troisième s'inscrit dans la recherche de Laëtitia Badaut Haussmann sur le design, l'architecture et le genre au cœur de l'univers *Playboy*. Il s'agit d'une nouvelle version d'un projet polyphonique présenté à la FIAC en 2015 puis au Centre Pompidou dans le cadre de MOVE en 2018. *Light my Lucky, troisième* est un cut-up dont les sources sont issues de textes critiques de et sur *Playboy*, parmi lesquels *Pornotopie* de Paul B. Preciado. Le soir du vernissage, la performance est réalisée par Sandra Patron, directrice du Mrac, accompagnée de l'artiste.

Laëtitia Badaut Haussmann poursuit une recherche au croisement de plusieurs champs dont la domesticité, la psychologie, l'institution et le féminisme. Sa pratique porte essentiellement sur le design et son histoire comme expression sociale et politique. Elle travaille autant l'installation, la sculpture, la performance que la photographie et le graphisme. Les références et matériaux mobilisés témoignent d'une profonde inclination pour l'esthétique moderniste sans toutefois en devenir le sujet. Portée par une réflexion sur les formes du récit, les rapports d'analogies et de macrostructures, ses œuvres fonctionnent comme autant d'apparitions et de réminiscences.



1. Daniel Otero Torres

Né en 1985 à Bogota (Colombie). Vit et travaille à Paris.

De l'image à la sculpture, d'une culture européenne à une culture sud-américaine, du réel à sa représentation, de l'original à la copie, Daniel Otero Torres ne cesse d'interroger ce qui fonde notre rapport à l'autre et comment ce regard mute et se transforme au gré des contextes sociaux, politiques et culturels.

El Parce & El parce (bis), 2017.

Crayon sur aluminium, acier, 50 x 131 x 60 cm chaque.
Acquisition 2017.

Lorsque Daniel Otero Torres présente son installation (*Dé*)placements au Mrac à Sérignan, il positionne quatre chaises, de celles qui habituellement accueillent les gardiens de musée dans les salles d'exposition. Sur deux d'entre elles, en lieu et place du traditionnel gardien, se trouve un personnage rencontré lors d'un séjour de l'artiste dans une communauté indienne en Colombie, un personnage errant qui mène une vie éloignée de toute préoccupation matérielle. Lui faire face, c'est faire face à un individu qui a délibérément fait le choix de s'extraire des logiques de nos sociétés contemporaines, mais c'est aussi porter un regard sur cette figure du gardien de musée largement ignorée.

Échafaudage, 2017.

Impression quadri avec blanc de soutien en vitro sur plexiglas incolore 5 mm, 126 x 190 cm.
Production Technilum.
Acquisition 2017.

Échafaudage a été conçu à l'issue d'un voyage à Pékin courant 2017. La structure photographiée par l'artiste couvre une partie du mur de la fameuse cité interdite actuellement en chantier. L'installation apparaît comme une peinture-écran barrée de quadrillages métalliques à l'image d'un châssis géant ou d'un exosquelette urbain. Par ses qualités esthétiques et picturales, *Échafaudage* interagit avec son environnement. Imprimée sur plexiglas et suspendue dans l'espace, l'œuvre fonctionne comme une boîte lumineuse qui réagirait à la lumière, ouvrant ainsi une fenêtre sur un nouvel espace. Cette œuvre fait écho à l'échafaudage en bambou aux proportions imposantes, présenté en 2017 lors de son exposition personnelle au Mrac intitulée (*Dé*)placements, évoquant les constructions traditionnelles, de l'Inde à la Chine, qui permettent aux ouvriers de construire des immeubles.



1

2. Neil Beloufa

Né en 1985 à Paris. Vit et travaille à Paris.

Studio View, Montreuil, 2016.

Acier, résine époxy, 150 x 150 x 19,5 cm.
Acquisition 2017.

Au travers d'installations complexes dans lesquelles dialoguent et s'entrechoquent films, sculptures et peintures éclatées dans l'espace sans hiérarchie apparente, Neil Beloufa développe depuis quelques années une œuvre qui interroge et déjoue les systèmes de nos représentations contemporaines. Son travail apporte un regard à la fois grinçant et engagé sur le devenir-design de nos sociétés, où l'esthétique et le langage sont au service d'un réel instrumentalisé par une industrie du spectacle toute-puissante.

Vitrail de notre ère post-internet, *Studio View, Montreuil* célèbre l'usage de matériaux de récupération, avec l'humour grinçant qui caractérise l'artiste. D'une esthétique attractive, cette œuvre n'en est pas moins réalisée à base de rebus, une façon de critiquer le système et son pouvoir de séduction dans une société où le consumérisme est roi.

Très représentative de son travail, cette œuvre est composée de chutes récoltées par l'artiste durant le processus de travail de l'atelier. Tous ces objets/outils sont ensuite figés dans un mélange de résine teintée puis montés dans un cadre en acier. Les œuvres sont comme des « tableaux » représentant des images figuratives, issues de situations diverses observées pendant le travail à l'atelier. Elles résultent de la tentative de Neil Beloufa de capturer certains moments particuliers, un certain esprit propre à l'univers de l'atelier.



2

3. Karina Bisch

Née en 1974 à Paris. Vit et travaille à Paris

Reconstruction (Leftovers), 2005.

Bois peint, 144 x 242 x 122 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Narrations en mille-feuilles, les œuvres de Karina Bisch sont des condensés d'histoire de l'art moderne et de culture populaire : William Morris et le mouvement Arts and Crafts, l'architecture des années 1920-30, Malevitch, Vasarely, mais aussi la bande dessinée, la publicité et le point de croix. Si le travail de Karina Bisch s'inspire des formes de l'art et de l'architecture modernes, il en questionne l'autorité et la part d'utopie par les voies de la distorsion, de la dérision et de l'impureté.

Par ces emprunts à un vocabulaire de formes modernistes et abstraites, Karina Bisch construit un répertoire iconographique très personnel. Au-delà de la simple appropriation, son travail se distingue par la volonté d'entretenir et de prolonger une histoire mouvante des formes. *Reconstruction (Leftovers)* présente, sur un unique plateau, quatorze petites sculptures assemblées et colorées. Réalisées à partir de chutes de bois de travaux d'autres artistes, ces sculptures conservent la fragilité de maquettes d'étude. Karina Bisch réinjecte les restes (leftovers) dans le circuit de l'art par agrégations successives sans que nous puissions en retracer l'origine.

4. Pascal Pinaud

Né en 1964 à Toulouse. Vit et travaille à Nice.

Semences V, 2001.

Crayon de couleur et vernis (gel medium) sur toile, 230,5 x 153,2 x 4,2 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Pascal Pinaud est un des artistes les plus talentueux de cette génération qui, à partir des années 1990, a remis en question les principes de la peinture pour mieux continuer à peindre. À partir de 1995, il mêle la mythique figure du peintre à celle du chef d'entreprise et collabore avec différents artisans et professionnels de l'industrie. Marqueterie, canevas, laque automobile, dessin assisté par ordinateur : Pascal Pinaud diversifie autant que possible sa palette. Au miroitement des surfaces de ses laques automobiles, les *Semences* substituent une pâte colorée, incrustée dans la toile brute. Disséminées sur de grandes toiles blanches, des mines de crayons de couleur sont écrasées

et étalées à l'aide d'un rouleau à ensemercer. L'œuvre témoigne de recouvrements successifs durant lesquels le blanc a effacé certains éléments, ménageant des réserves où d'autres sont venus se loger.

Dans la production de Pascal Pinaud, les références, les détournements et l'humour ont une fonction critique. Attestant un rapport réinventé au présent et à l'histoire, la création s'y affirme, loin de tout ressassement nostalgique, avec la franchise d'un acte de confiance.

5. Noël Dolla

Né en 1945 à Nice. Vit et travaille à Nice.

Sad Haleine, 2005.

Acrylique sur toile, 340 x 210 cm.

Dépôt long du Centre national des arts plastiques, Paris.

Depuis plus d'une quarantaine d'année, Noël Dolla se livre à une entreprise picturale qui ne cesse de mettre en crise les fondamentaux de la peinture même. Son œuvre prend la forme de séries, reprises, répétitions, contradictions, retournements et enchaînements. La notion de mémoire est structurelle dans son travail : mémoire de l'atelier, des gestes, des outils et des techniques qui définissent les pratiques picturales qui l'ont précédé. La peinture de Noël Dolla remet en question les œuvres de ses maîtres à la recherche de cette relation particulière à la matière. Il navigue entre les mouvements Supports/Surfaces et Fluxus. Il explore la forme de l'entonnoir qu'il remplit de couleurs à travers une déclinaison de pochoirs. Il peint en ayant en regard la mémoire de Paolo Uccello comme source de la perspective chromatique et celle du Titien pour la déconstruction du tableau. Il garde à l'esprit les questionnements de Matisse sur le bonheur, les réflexions de Cézanne face à la montagne Sainte-Victoire sur le geste suspendu ou celles de Barnett Newman sur les limites d'un simple zip pour atteindre le sublime.

3



4



5

Horaires

Juillet → août

du mardi au vendredi, 11h-19h
et le week-end, 13h-19h.

Septembre → juin

du mardi au vendredi, 10h-18h
et le week-end, 13h-18h.

Fermé les jours fériés.

Tarifs

5 € normal / 3 € réduit.

Modes de paiement acceptés

Carte bleue, espèces
et chèques.

Réduction

Groupe de plus de 10 personnes, étudiants, membres de la Maison des artistes, seniors titulaires du minimum vieillesse.

Gratuité

Sur présentation d'un justificatif ; étudiants et professeurs en art et architecture, moins de 18 ans, journalistes, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'allocation aux adultes en situation de handicap, membres Icom et Icomos, personnels de la culture, personnels du Conseil régional Occitanie / Pyrénées-Méditerranée.

Accès

En voiture, sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras / Sérignan puis, centre administratif et culturel. Parking gratuit.

En transports en commun, TER ou TGV arrêt Béziers. À la gare, bus N° 16, dir. Valras, arrêt Promenade à Sérignan.

Retrouvez le Mrac en ligne

mrac.laregion.fr

Facebook, Twitter et Instagram :
[@mracserignan](https://www.instagram.com/mracserignan)

Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

146 avenue de la plage BP4

34410 Sérignan, France

+33 4 67 32 33 05

musedartcontemporain@laregion.fr



Le Musée régional d'art contemporain, établissement de la Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, reçoit le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, Préfecture de la Région Occitanie / Direction régionale des Affaires Culturelles Occitanie.